



Le P. Martial Caron, S.J.,
continue de nous entretenir
de chant d'église à Caughnawaga...

SOUVENIRS: 1954-1961 Martial Caron, S.J.

**"The Usage of the Iroquois Tongue at Caughnawaga
in the Chanting of Liturgical Services
and some Consequences on the Possible Use of
Gregorian Chant in the Vernacular.
A Musicological and Critical Essay"**

by
Clement James McNasky, S.J., M.A., Mus. L.
1947

Tel est le titre impressionnant d'une thèse sur le chant liturgique en langue iroquoise à Caughnawaga. Dans l'ensemble, c'est une étude qu'il faudrait publier, au moins en partie, par exemple les chapitres intitulés respectivement :

- a) "The Origins of Liturgical Music at Caughnawaga."
et
- b) "An Excursus on the Privilege in Use at Caughnawaga."

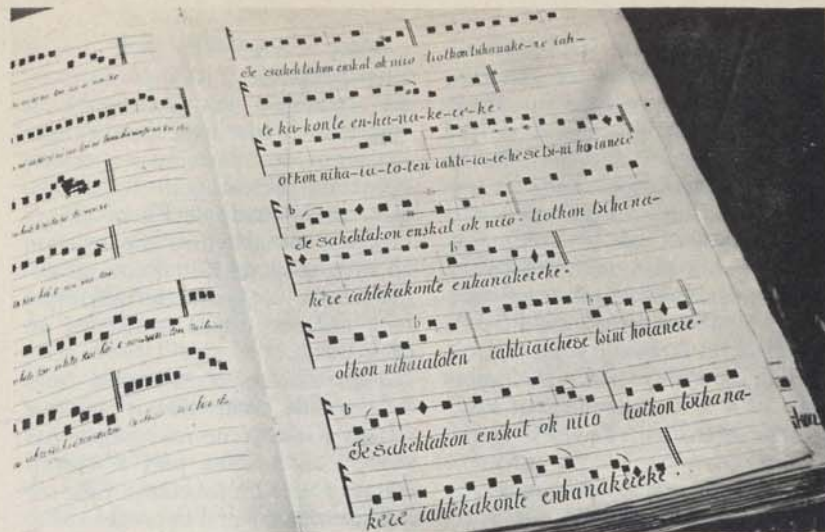
A propos du chapitre intitulé : "A Critical Analysis of the Recent Iroquois Kyriale and Hymn Book", je me permets de faire quelques observations. Plus exactement, je diffère complètement d'opinion.

Par un effet des insondables desseins de la Bonne Providence, le 5 août 1954, je me suis trouvé directeur de la célèbre chorale de Caughnawaga.

On m'a demandé d'écrire un peu ce que j'ai trouvé en arrivant et ce que j'ai fait durant sept ans. Ce que j'ai à dire provoquera peut-être des

surprises, des réactions plus ou moins indignées, même des controverses. Je ne puis me défendre de penser à quelques observations de Robert Bernard dans son histoire de la musique (Paris, Fernand Nathan, 1961, p. 54) : "De toutes les formes de la musicologie, celle qui touche à la musique religieuse a le don de provoquer les controverses les plus passionnées et qui parfois vont jusqu'au mépris de la plus élémentaire courtoisie. Et l'on voit de saints hommes consacrés aux spéculations scientifiques les plus désintéressées échanger des invectives qu'on croyait l'apanage exclusif des députés dans les séances orageuses de la Chambre."

Il pensait évidemment aux longues et retentissantes querelles à propos de l'édition *Vaticane*, des signes rythmiques et de l'esthétique de Solesme. Heureusement ce que j'ai à dire est beaucoup plus terre-à-terre, d'ordre plus pratique, d'envergure moindre et d'importance limitée.



Vieux livre de chant en iroquois

Ce que j'ai trouvé

J'ai vraiment fait une découverte qui fait penser à celle de la reine de Saba : "C'était donc vrai ce que j'ai appris dans mon pays ... et l'on ne m'en avait pas dit la moitié." (1er Rois, X 6, et 7.) J'ai pensé aussi, *mutatis mutandis*, au mot de Camille Bellaigue à propos du chant des moines de Solesme : "Incapable de prouver qu'ils ont la science, j'affirme du moins qu'ils sont en possession de la beauté." Des voix qu'on n'entend pas ordinairement dans le monde amateur, un répertoire d'envergure et de qualité.

Au début, chez les chanteurs, une réserve naturelle qui sait collaborer à plein temps, et qui se change vite en confiance, en sympathie, en amitié que j'apprécie tellement puisqu'elle dure encore aujourd'hui.

Par la force des circonstances — subjectives et objectives — j'ai dû

faire face à certains ennuis. En voici quelques-uns :

1° La musique n'a pas de langue. Mais à l'église, elle sert une langue : ici la langue iroquoise. (Pour ne pas l'oublier, disons que c'est la plus belle langue que je connaisse pour chanter.) Au début, j'étais, on le comprendra, passablement perdu, au moins dérouter.

2° Le vaste répertoire se trouvait copié sur des feuilles ou de petits livrets séparés : une pièce, un cartable, ou à peu près.

3° Un volume en indien; tout en indien : le contenu, les titres, la table des matières, même le nom et l'adresse de l'éditeur. C'était l'adaptation en indien du graduel en plein chant de Montréal, 1864, publiée par les soins du P. N. V. Burtin, O.M.I., en 1890. L'édition était épuisée ou peu s'en fallait. Les rares exemplaires survivants étaient fanés, parfois déchetés; — "decks of cards", disait avec humour la dé-

funte Mme M.-Josie Jacobs. Ce volume précieux servait de référence seulement. Mes prédécesseurs. (Le P. Conrad Hauser, S. J., le P. Alfred Bernier, S. J., M. Chs.-Ed. Piché) avaient adapté à la *Vaticane* les textes indiens du P. Burtin les plus fréquemment utilisés — l'ordinaire, le propre du temps, le sanctoral, des hymnes, des psaumes, des cantiques, etc. Le tout était copié sur des feuilles détachées et faisait autorité.

4° Il y avait aussi le *Kyriale*, volume dont il a été question plus haut, dans la thèse du P. C. J. McNaspy, S. J. J'y reviendrai.

5° Parmi les nombreux manuscrits, il y en avait d'excellents. Il y en avait de moins bons, et du point de vue impression, et du point de vue adaptation. Je pense au fascicule des dimanches après la Pentecôte, que j'ai eu à déchiffrer en arrivant. Polycopie qui va du convenable au nul en passant par le très faible, et pour les mots qui ne me disaient rien, et pour les notes, mon seul point de repaire. Quelques endroits moins clairs avaient été "revigorés" à l'encre. Cela n'ajoutait rien à l'esthétique et pas grand-chose à la lisibilité.

6° L'impression d'arriver dans un autre monde, sans préparation vers de l'inconnu.

Chez les pères il y avait le P. Georges Brodeur, supérieur et curé, un ancien du Collège de St-Boniface que j'avais connu élève. Le P. Camille Drolet, "the Magic Priest" et l'artiste dessinateur, une vieille connaissance depuis les beaux jours du Sault-au-Récollet. Je devais bien vite faire excellent ménage avec le P. Albert Burns, homme de théâtre à ses heures et capable de créer à demande et sur place, de la comédie

inédite; et aussi avec le P. Henri Bécharde que je crus de prime abord un diplomate de carrière en le voyant avironner avec tant d'aisance parmi les personnages colorés venus de partout pour le dévoilement de la statue de Kateri devant l'école. J'ai maintenant la conviction qu'au contact de Kateri son affabilité et sa bienveillance naturelles sont montées jusqu'à la sérénité du beau fixe.

Mais tous ces pères avaient leurs occupations. Leur travail et leur sphère d'activité ne recoupaient pas souvent ni de bien près le champ de mes nouvelles fonctions. Cela me donnait nettement l'impression d'avoir à me débrouiller par nos propres moyens.

Le P. Jacques Bruyère, mon prédécesseur immédiat, partait pour le troisième an. Le P. Alfred Bernier était depuis plus d'un an, en train d'écouter ou de diriger un des choeurs célestes. Sa disparition subite avait déclenché à retardement mon apparition intempestive. Le P. Conrad Hauser donnait des retraites, et il n'était pas facile à rejoindre. Parmi les paroissiens et les chantes je ne connaissais encore personne. Heureusement un certain M. Bernardin Houle était l'organiste, aussi patient que compétent; ce qui n'est pas peu dire. Je lui dois une fière chandelle, une manière de cierge pascal. Plus tard, il y aura Madame Annie Lahache qui achève cette année son cinquantenaire au jubé. La pauvre ! Je lui en aurai fait perdre du temps sans jamais arriver à lui faire perdre patience.

Avant de passer à autre chose, j'aimerais saluer du chapeau quelques figures sympathiques du début. D'abord les disparus, MM. Peter

Taylor, Joseph Beauvais et l'avocat Norman Saylor. Ce dernier avait attiré mon attention le jour du dévoilement. Il était maître des cérémonies — un maître des cérémonies de grande classe. Il présenta le P. Michel Jacobs comme étant "le premier jésuite à devenir Indien."

Voulu ou non le lapsus mérite de passer dans la collection déjà vaste, de ce geure littéraire. Disparue aussi, Mme Emma Rice. Avec Mme Mae Montour, elle m'a servi de marraine à la réception impromptue à Gloversville — voyage à Aurieville en 1958 — où je reçus le nom de *Rarennine*. Disparue tout récemment, Mme Mary-Josie Jacobs. Durant des années et des années, elle avait chanté les messes sur semaine, les saluts et autres offices, tour-à-tour chantre et organiste, souvent les deux ensemble, avec une fidélité au-dessus de la pluie, de la neige et des tempêtes. Beaucoup de manuscrits, parmi les meilleurs, sont de sa main. Quelques-uns portent une date initiale J. J.; pas tous, malheureusement. Parlant des chantes, des matins de la semaine, il faudrait nommer Mme Agathe Foote, puis Mme Esther Philipps qui devait prendre la relève. Ajoutons Mmes Eileen Lefebvre, Josie Diabo, Mae Montour, qui tour à tour ou toutes ensemble avec Mme Annie Lahache et les précédentes venaient chanter les "funérailles", les messes ou les saluts de pèlerinages. Pour ces dernières, il n'y avait souvent pas d'autre avertissement qu'un coup de téléphone de dernière minute, même les jours de lessive. C'était le *Fire Brigade* de la liturgie. Personne ne sera surpris, encore moins jaloux, si en terminant une interminable liste, j'inclus Mémère Montour.

Pour ceux et celles qui l'ont connue, son nom suffit. Pour les autres, disons qu'il s'agit d'une personne — un personnage — une espèce d'institution, attachante, et de bien des façons, unique en son genre. De toutes façons, inoubliable.

Constatations

D'abord à propos du *Kyriale* de 1945 et puis à propos du propre et finalement à propos de certaines messes et motets polyphoniques.

Quant au *Kyriale* le P. McNaspy écrit : "Thus the final product is a tribute to the unselfish competence of many collaborators." Cela est édifiant et indéniable.

"However," continue le Père, "one cannot minimize the unity and detailed accuracy of the new *Kyriale* which should be attributed in great part to the editor, whose name is not even printed in this *Kyriale*." Et encore : "More, it can be said to be a definitive work, and subsequent editions of it will only need to correct the few oversights which we have indicated in our critique."

Je trouve le Père très indulgent et même un peu superficiel. Par devoir, j'ai dû feuilleter le *Kyriale*, l'utiliser chaque dimanche. En toute franchise, je ne puis contresigner "the detailed accuracy" encore moins "à definitive work." Les "few oversights indicated in our critique" sont des gaucheries assez désagréables pour les usagers. Et, en toute justice, le Père n'a pas signalé toutes les surprises qui attendent les chantes et surtout le directeur.

Le P. McNaspy parle de l'éditeur "whose name is not even printed in this *Kyriale*." Il s'agit du P. Alfred Bernier. Il a signé sa thèse sur Bellarmin et la musique, son cantique

à Kateri, son cantique aux Saints Martyrs Canadiens et maintes autres compositions. Il avait sans doute ses raisons pour empêcher son nom d'apparaître dans le *Kyriale*. Je dois beaucoup au P. Bernier. J'ai assez discuté avec lui pendant trente ans pour savoir qu'il n'en voulait pas aux amis qui ne pensaient pas comme lui et aussi pour croire qu'il n'était pas complètement satisfait du *Kyriale*, lui qui était si travailleur, si soigneux, presque méticuleux dans le meilleur sens du mot. Il a dû faire vite. 1945 était l'année centenaire de l'église de Caughnawaga. On l'aura peut-être un peu poussé. Et puis, le P. Bernier, venait à la mission surtout aux fêtes. On y chantait plus de messes polyphoniques que d'ordinaires grégoriens. Quoiqu'il en soit, comme le P. McNaspy, j'ai vite constaté — première constatation — l'omission de *nok* (et) dans l'équivalent iroquois du *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto*, et de l'emploi de *Amen* au lieu de *etho naiawen*, notre ainsi-soit-il, dans l'*Asperges me*.

J'ai appris de source certaine, facile, du reste, à contrôler dans le *Kyriale* lui-même, que le *Kyriale* 1945 est le résultat d'un trucage assez peu scientifique pour ne pas dire tout-à-fait simpliste. On a dactylographié sur une étroite bande de papier les mots indiens et on a collé la bande sur les mots latins

Kwawennawi — Mémère Montour à qui Mgr Gérard-Marie Coderre a décerné la médaille du mérite diocésain.



en dessous des notes d'un authentique *Kyriale seu Ordinarium Missae juxta editonem Vaticanam* à gros caractères et orné des signes rythmiques. On a arrangé ainsi l'*Asperges*, le *Vidi Aquam*, et dix ordinaires. Le reste de l'ouvrage (messe des morts avec *miserere*, *subvenite*, absoute; *Le Te Deum*, le *Veni Creator*, le *Pange Lingua*, etc.) reproduit des manuscrits de Mme Josephine Jacobs. Du point de vue calligraphie, les manuscrits sont excellents, parfois plus faciles à lire que les imprimés truqués. Je ne suis pas d'accord avec tous les arrangements manuscrits. J'y reviendrai plus loin. Quant au travail de trucage, travail de précision et de patience tant qu'on voudra, je ne peux pas l'approuver. Je n'arrive pas même à comprendre pourquoi on a fait ça. Même en acrobatie il y a des limites. On aurait dû l'admettre dès la première page, i.e., justement à l'*Asperges me*. Il y a moins de syllabes dans le *Gloria Patri* latin que dans son équivalent iroquois. Pour faire la balance, on a tout simplement enlevé le mot *nok* deux fois. C'est très malin. Cette constatation m'a mis la puce à l'oreille. J'ai trouvé d'autres petits pots aux roses.

PHOTO BLACKHAM

Les cartes de condoléances "Kateri"

5 bons motifs d'en avoir toujours une boîte sous la main :

A l'occasion du décès d'un parent ou ami, vous n'avez qu'à apposer votre signature à l'une de ces cartes et à l'expédier aux parents du défunt.

Une lettre du vice-postulateur avisera la famille éprouvée de l'inscription du défunt dans l'Association Kateri-Tekakwitha, pour qui :

1. on offre une grande-messe chaque semaine à la Mission Saint-François-Xavier;
2. le vice-postulateur a une intention chaque jour au mémoto de sa messe;
3. s'ouvre le trésor de toutes les messes offertes chaque mois pour les bienfaiteurs de la Compagnie de Jésus;
4. est assurée la participation aux bonnes oeuvres des Jésuites;
5. le vice-postulateur offre lui-même une messe le lundi de chaque semaine.

Demandez un exemplaire gratuit d'une de ces cartes. Ecrire au Centre Kateri, C. P. 70, à Caughnawaga (Québec).

On m'a dit aussi que certains collaborateurs s'objectaient au moindre changement. Cela "débalançait" l'accompagnement. Mais il y a changement et changement. Qu'on pense aux différents versets d'un même psaume. Evidemment il ne faut pas "toucher" à la *Vaticane*. Mais dans le cas présent on se paye de mots. On filtre le moucheron et on avale le chameau. Et qu'on ne me parle pas de l'accent "au levé" que, du reste, j'aime beaucoup. Mais à sa place. En latin. En iroquois cela n'est pas si clair. Cette insistance serait-elle un relent involontaire de notre messianisme occidental qui veut tout mesurer avec ses barèmes et tout ramener parfois à ses étalons qui rappellent le lit de Procuste?

La langue indienne, ici, est au service de la liturgie et non au service de la musique, grégorienne, polyphonique ou autre.

(A suivre.)

• • • • •
Le gouvernement canadien vient de reconnaître celui de la Chine communiste.

Voyez de quelle sorte de gens se compose l'**Establishment** chinois.

Lisez MON T'ANG-LI

Il nous reste quelques exemplaires de ce passionnant récit du R.P. Armand Proulx, S.J., qui a connu de près la Chine de Mao.

135 pages — 2.00
 l'exemplaire
 Kateri, C.P. 70,
 Caughnawaga, Québec